

## Une affaire de couple

*Lovecraft, mon amour* offre le spectacle d'une affaire de couple exemplaire. Tous les ingrédients sont présents : la rencontre, la correspondance, les obstacles, les séparations. Sonia et Howard Lovecraft vécurent ce que le commun des mortels affronte dans le registre socio-affectif de l'amour conjugal réciproque, compte tenu de leurs personnalités d'adultes et d'artistes.



J'avais, à la fin des années 90, intitulé un de mes spectacles *Affaires de couple*, lequel regroupait quelques histoires de Courteline, Labiche et Renard ; l'excellente pièce de ce dernier, intitulée *Le plaisir de rompre*, pourrait faire écho à l'histoire des Lovecraft mais, dans leur cas, la rupture est quasi déraisonnable, si ce n'était l'excès d'absence enduré par Sonia qui, lors du dernier séjour new yorkais de Howard, éprouva les limites de sa tolérance à la frustration.

Loin des vulgaires scènes de ménage, leur relation se dévide au gré d'un malentendu quasi structurel qui aurait toutefois pu être dissipé si Sonia n'avait pas tellement tenu à une certaine idée du mariage et de la présence. Elle était pourtant indépendante et remplissait bien sa vie. Il y eut sans doute une autre cause plus passionnelle, qui fait le coup de théâtre de cette histoire en demi-teinte et le beige rosé se double de rouge et de noir. L'ombre de Zealia Bishop portée par l'imagination de Sonia vient noircir le tableau pastel d'une vie conjugale plutôt cérébrale et épistolaire en raison de l'âge et du tempérament des protagonistes.

Sonia voulut divorcer mais Howard résista passivement, sournoisement, en n'allant pas jusqu'au bout de la procédure. Il appréciait Sonia et un gentleman ne divorce pas.

Sur fond de crise économique latente, les tribulations de l'écrivain et de la modiste restituent l'ambiance des années 20, l'affairement new yorkais contrastant avec les plongées fantastiques dans « le bas astral » où Howard rencontrait les savants fous, les réanimateurs et les dieux-démons préhistoriques. Happé par l'imaginaire et les rêves inspirateurs, il ne pouvait se concentrer sur une histoire d'amour qui s'engonçait parfois dans les soucis domestiques tandis que ses tantes rivalisaient de maternelle protection. Sonia ressentit le *nonsensical taste* de la situation. Elle se démenait pour rien, pour l'ombre d'un couple abstrait dont le masculin pôle s'évanouissait tel un fantôme d'amour, tel un fantôme aliénant qui la vidait de son énergie.

Elle trouva, par la suite, en Nathanaël Davis le mari idéal qui concrétisa son projet de vie. Universitaire, militant contre l'exclusion des gens de couleur, attentif et très présent, il la libéra des charges du commerce. Elle goûta les charmes de la respectabilité sous le soleil de la Californie. Mais la mort de l'un, puis, de l'autre, la rejeta dans le veuvage et le ressouvenir. « Veuve et remariée, éternellement veuve » lui fais-je dire, dans une sorte de prémonition, car j'ai choisi de situer l'action avant la mort de Nathanaël alors qu'il mourut sans doute avant qu'elle n'apprenne le décès de Lovecraft.

La pièce foisonne d'indices divers et d'allusions à ce que furent les riches heures du « journalisme amateur » aux USA, à un moment où le souvenir des morts de la guerre de 14-18 ne pouvait manquer de hanter les consciences : « la mort parlait » et l'au-delà fascinait ces jeunes adultes américains tiraillés entre la pulsion de mort et les trépidations des *roaring twenties*. Ils ne savaient pas qu'un nouveau carnage se préparait mais Sonia allait traverser aussi cette période apocalyptique. Howard, le revenant, ne pouvait manquer de le pressentir....